

MARIN LEDUN

Ils ont voulu
nous civiliser

Flammarion

MARIN LEDUN

Ils ont voulu nous civiliser

Thomas Ferrer n'est pas un truand. Pas vraiment. Les petits trafics lui permettent de sortir la tête de l'eau, même si la vie n'a pas été tendre avec lui. De petits larcins en détournements de ferraille, le voilà face à face avec un truand, un vrai cette fois. Celui-ci, laissé pour mort par Ferrer, embarque deux frères assoiffés de vengeance à la poursuite de son agresseur. La traque sera sans pitié, alors qu'une puissante tempête s'abat sur la région.

Une histoire envoûtante où les éléments se déchaînent en même temps que les passions, au service d'une profonde humanité.

Marin Ledun est l'auteur d'une quinzaine de romans. Il a reçu de nombreuses distinctions, notamment le prix Transfuge 2016 pour En douce, et le prix Amila-Meckert 2014 pour L'homme qui a vu l'homme. Son roman Les visages écrasés a été adapté au cinéma avec Isabelle Adjani en 2016.

Flammarion

Ils ont voulu nous civiliser

Marin Ledun

Ils ont voulu nous civiliser

Flammarion

© Marin Ledun 2017
© Flammarion 2017
ISBN : 978-2-0814-9818-4

« Les types comme Dan, ce sont des somnambules, et jamais rien ne les réveille en sursaut. »

Emily St. John Mandel,
Station Eleven, 2014.

« Bien sûr que tu peux me demander de quoi parle mon prochain roman. Il parle des gens. Les gens m'intéressent et j'ai toujours pensé que quelqu'un devait écrire sur eux... »

Dashiell Hammett,
Lettre à Josephine Hammett Marshall,
15 juillet 1949.

Thomas Ferrer fourguait les canards qu'il volait pour huit euros le kilo à un revendeur dénommé Baxter qui gagnait officiellement sa vie comme shaper. Printemps et été, il vivait de petits boulots de saisonnier sur les exploitations agricoles des environs ou dans les bars de la côte, mais dès qu'arrivait octobre, les plages surveillées fermaient, les touristes retournaient d'où ils venaient, les paysans comptaient le fric que leur avait rapporté le maïs, et les types comme lui devaient bien trouver de quoi passer l'hiver.

Huit euros, une misère. Deux ans plus tôt, la transaction lui aurait rapporté le double de cette somme, mais il s'était laissé surprendre sur la propriété d'un agriculteur à la retraite de Begaarts qui cherchait à le coincer depuis longtemps. Ce dernier n'avait rien trouvé de mieux que de l'attacher à son tracteur sous la menace d'un fusil Yildiz calibre 12, avant d'appeler les flics. Ce jour-là, Ferrer chargeait près d'une cinquantaine de volailles dans des caisses en plastique quand l'agriculteur était apparu en travers de la porte d'entrée, armé jusqu'aux dents. Près de sept cent

cinquante euros sonnants et trébuchants à la revente, un bon coup pour trente minutes de travail, renouvelable le lendemain sur une autre exploitation – de quoi oublier la puanteur de la merde de canard et ses pieds gelés parce qu’il n’avait rien trouvé d’autre à se mettre qu’une vieille paire de baskets trouées.

Au premier coup de feu, Ferrer avait perdu sa lampe dont l’ampoule s’était brisée en tombant. Il s’était foulé la cheville dans une tranchée en tentant de s’enfuir quand le vieux avait tiré une seconde fois en l’air. « Et merde ! » s’était-il dit, le cul par terre. Pourquoi se priver ? Ces canards se reproduisaient tout seuls par centaines, magnifiques et gavés à souhait, ça aurait été un crime de ne pas en profiter alors qu’ils promettaient une belle récompense à qui en prélevait seulement une poignée ?

Le juge ne l’avait évidemment pas entendu de cette oreille.

Récidive, violation de propriété, vol et recel de biens privés, cinq mille sept cent cinquante euros d’amende et deux ans de prison dont six mois fermes. Ferrer avait serré les dents, payé sa dette et purgé sa peine.

À sa sortie de prison, les poches vides, il passa quelques coups de fil, contacta le type qui connaissait le mec qui savait quoi faire dans ces cas-là et, après deux jours à crever la dalle dans un studio pourri prêté par une connaissance, il remit ça dans un élevage de cailles pour se renflouer. Après tout, qu’est-ce qu’il y pouvait, lui, si les autres possédaient tous leur forêt de chênes, leur palombière, leur élevage de colins de Virginie ou d’oies de Guinée, leur Plan Épargne Logement, leur gros ventre plein du gibier en sauce que leur cuisinait bobonne, et si lui n’avait rien ?

Afin d'éviter les ennuis, Ferrer passait donc désormais par un intermédiaire et diversifiait ses activités.

Baxter acceptait de lui prendre ses volailles ou tout ce que ce foutu pays offrait de monnayable. Canards, cailles, poules fermières et oies donc, mais aussi, et c'était la grande nouveauté, racks de stockage en acier, présentoirs, étagères, échelles à rayonnage, qu'il récupérait dans des bennes de supermarchés en cours de démantèlement après le passage des nettoyeurs.

Les racks, c'était un plan à Baxter. Presque légal. Disons : sur le fil du rasoir.

Beau rapport risque / bénéfice, encore une innovation de tout premier choix : les années 2000 représentaient le grand boom en matière de valse à mille temps des hypermarchés à prix cassés.

Les chaînes de magasins discount se livraient une guerre sans merci pour des bouts de territoires à fort potentiel. L'idée était de capter les miettes laissées par la grande distribution – en règle générale, les deux appartenaient aux mêmes groupes. Les enseignes pointaient le bout de leur nez dans le coin. Elles chiffraient les bénéfices futurs d'une ruralité en plein développement touristique et plombée par le marasme industriel, se payaient un ou deux hectares de pinède négociés à bas prix avec l'aide des élus locaux, rasaient le tout et, six mois plus tard, ouvraient leurs portes à tout ce que les environs offraient de déclassés, de chômeurs longue durée, de pauvres retraités, de radins, de revenus modestes et de consommateurs d'huile de palme hydrogénée. Deux ou trois hypermarchés de la chaussure ou du bricolage en profitaient pour s'installer. Chacun poussait son caddie dans les allées, le temps de quatre ou cinq saisons. Puis les

magasins discount passaient entre d'autres mains, une fois le marché capté.

Après ça, on fermait, on offrait deux nuits de salaire à des intérimaires pour vider les rayonnages et les hangars de stockage, remplir le coffre de leur fourgonnette de ce qu'il restait de boîtes de conserve, d'éponges et de bidons de javel à peine périmés, puis démonter le gros des installations, avant de les balancer dans des bennes et les ramener à la déchetterie la plus proche, histoire de laisser un hangar vide, lequel était ensuite revendu au prix fort, prêt à être rasé ou réaménagé à neuf pour le gogo suivant, la plupart du temps un ami du précédent – ces choses-là se dealaient en famille.

Et ainsi de suite.

Évidemment, les bennes se délestaient d'une partie de leur chargement entre le parking et la décharge municipale.

Comme par magie.

En chemin, les mêmes intérimaires contactaient d'autres Baxter qui interrompaient temporairement leur session de surf, cherchaient dans leur répertoire téléphonique des crève-la-faim comme Ferrer pour venir récupérer le matos revendable, moyennant bakchich substantiel.

Les directeurs des magasins étaient au courant, mais ils leur laissaient le champ libre.

Parce qu'ils n'en avaient rien à faire.

Tout bêtement.

Le matériel était amorti depuis belle lurette, les histoires de recyclage n'intéressaient personne, tout ça, c'était des affaires à deux ou trois zéros, pas plus. Seuls les pauvres comme Thomas Ferrer s'intéressaient à ce genre de combines. L'un des intérimaires lui avait raconté une fois qu'en nettoyant un magasin, il avait trouvé près de deux

cents euros en pièces jaunes dans le tiroir de l'une des caisses. Le comptable était parti sans le fric. Il l'avait oublié, voilà tout, et son responsable n'avait pas pensé à vérifier derrière lui. Deux cents balles, c'était quoi ? Des miettes, pour ces boîtes. À peine une semaine de travail d'une de leurs caissières. Deux primes de fin d'année. De même pour les racks et les étagères. Des dizaines de milliers d'euros partaient à la décharge parce que ça coûtait plus cher de les stocker quelque part que de les balancer. Les tableaux comptables avaient déjà intégré ces sommes, à quoi bon se faire chier pour si peu ?

Alors si quelqu'un désirait fouiller les poubelles, pourquoi pas ?

Au téléphone, ça fit marrer Baxter.

— Chacun son karma, mon pote ! T'as besoin de pognon, pas eux ! T'es devenu éboueur de grandes surfaces, un peu comme ces petits vers de terre chargés de la décomposition des matières organiques. Tu représentes l'un des maillons essentiels du cycle naturel. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.

Son portable vissé à l'oreille, Ferrer s'accroupit, ramassa une poignée de sable et le laissa se déverser entre ses doigts.

Il dit :

— Et toi, t'es quoi ? Une sorte de superviseur en chef de la bonne décomposition ? T'es bien à l'abri, sur ton perchoir d'observation, et moi, j'ai les deux pieds dans la merde, c'est ça ?

Baxter soupira.

— Hé ! Cool, mec ! Tout ça, c'est jamais que des métaphores. Faut pas les prendre au pied de la lettre. Je suis juste surfeur et les bonnes planches, ça coûte cher, tu sais.

- Aucune idée, j'ai jamais surfé.
- T'es sérieux ?
- Merde, je sais même pas nager !
- Ça craint...

Baxter semblait sincèrement dépité. Pourtant, à la fin de la journée, cet enfoiré avait gagné de quoi s'acheter un shortboard, une combinaison neuve et deux ou trois polos Quiksilver. Et Ferrer uniquement de quoi bouffer la semaine suivante.

Certains mois, il pouvait mettre suffisamment de fric de côté pour espérer être un jour le mec que les intérimaires appelleraient directement sans passer par Baxter.

Espérer, seulement.

Ses économies faisaient long feu. Assez rapidement, une tuile lui tombait dessus, puis une autre et il fallait tout reprendre à zéro, rappeler Baxter, négocier une avance sur un contrat futur, le genre d'humiliation habituelle.

Tu parles ! Le cycle naturel, c'était :

Tout se perd.

Rien ne se crée.

Et aucune transformation de l'ordre existant, hein, fallait pas charrier !

La philosophie écologique de Baxter n'allait guère plus loin que le *line-up* où il se rendait chaque jour que Dieu faisait, quels que soit la saison, le temps ou les conditions de houle, et où, assis à califourchon sur sa planche, le visage éclairé par les premières lueurs du jour, il plissait les yeux et guettait l'arrivée du swell parfait.

Ferrer haussa les épaules et ramena la conversation aux affaires courantes.

- Quand est-ce que je passe te filer la marchandise ?

Il se frotta la main sur la cuisse pour enlever les grains de sable qui restaient incrustés. Baxter fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Je dois te laisser, le vent a tourné. On dirait bien que ça vient de l'est.

Ferrer attendit la suite qui ne tarda pas.

— Vers 17 h 30, lâcha Baxter avant de couper la communication.

*

Le shaper louait un atelier situé à l'écart de Begaarts, à proximité de l'autoroute. Son combi Volkswagen était garé devant l'abri où il stockait ses produits chimiques et les planches de surf de ses clients.

Ferrer était à l'heure.

Les jeux d'ombres et de lumières du soleil couchant rendaient grâce au désordre indescriptible qui régnait sur les lieux. Un cimetière de pots vides et rouillés, de planches de surf de toutes tailles, en plastique ou en résine, éventrées, coupées en deux, certaines recouvertes de ronces et de lianes de chèvrefeuille, d'autres empilées dans l'attente d'un traitement qui semblait ne jamais venir. Des tentatives de rangements en bois avaient pourtant été réalisées, au premier plan, mais elles avaient visiblement été abandonnées en cours de route, sans doute par manque de temps. Longboards, fishs, skimboards, guns, kayaks des mers, paddles, rames, pagaies, dérives, leashes en vrac, tout ce qui flottait ou qui avait un jour aidé à diriger une embarcation terminait sa course ici.

Un chemin envahi par les mauvaises herbes slalomait au cœur de ce capharnaüm. Il menait à un hangar en tôle

d'assez bonne facture qui constituait le quartier général de Baxter. Un panneau aux couleurs criardes trônait au-dessus de la porte coulissante principale. En grosses lettres peintes à la main dans la plus pure tradition psychédélique, on pouvait lire : « Docteur Cool Baxter – Shaper – Réparateur », suivi d'un numéro de portable et surmonté d'un œil de Shiva stylisé, astucieusement dessiné autour d'un projecteur. Des pins centenaires veillaient sur les installations. Le moteur d'un climatiseur industriel ronronnait, quelque part à l'arrière du bâtiment.

Ferrer klaxonna pour signaler sa présence. Il effectua une manœuvre, recula sa Clio en marche arrière jusqu'au hangar et commença à décharger sa cargaison : des caisses dans lesquelles s'entassaient des canards à bec courbé et des Challans qu'il avait récupérées la veille, à vingt bornes de là, et attachées sur le toit. Au total, dix racks à palettes à deux niveaux d'une longueur de trois mètres et d'une valeur de cent cinquante euros l'unité à la revente, peut-être davantage.

L'air était doux. Ferrer marqua une pause pour retirer son pull à capuche et allumer une cigarette. Il jeta un œil en direction de l'entrée de l'atelier, espérant que Baxter ou l'un des types qui bossaient pour lui filent un coup de main, mais personne ne vint. Il balança son mégot, puis se dirigea vers le bâtiment.

Il fit coulisser la porte et entra.

— Y a quelqu'un ?

Le local était vide. Des émanations de styrène paraffiné, de résine et de vernis saturaient l'air. Ferrer se frotta le nez en grimaçant. Les riffs agressifs d'un morceau de punk s'échappaient du bureau, dans le fond. Ferrer s'avança. Le volume sonore grimpa d'un cran. Baxter lui

tournait le dos, penché sur la table, un masque de protection remonté sur le sommet du crâne. Ferrer referma derrière lui.

— Salut !

Baxter tourna la tête dans sa direction.

— T'es déjà là, toi ? Merde, quelle heure il est, au juste ?

Ferrer ne répondit pas. Il fixait la montagne de billets qui s'étalait sur la table et calculait à toute vitesse la somme que cela pouvait représenter. Le shaper suivit son regard. Il s'empessa de rassembler l'argent et de le fourrer dans un tiroir qu'il verrouilla, avant de lui tendre la main pour le saluer. Les deux hommes se dévisagèrent un bref instant. Si le shaper mesurait vingt bons centimètres de moins que lui, la pratique du surf avait affûté son torse et ses épaules.

— Tu me montres ?

Ferrer acquiesça lentement et le suivit à l'extérieur. Baxter jeta à peine un œil aux racks et aux cartons, ce que Ferrer prit pour une marque de confiance. Ils les chargèrent ensuite dans le Volkswagen.

— Combien de canards ? demanda le shaper.

— Trente-quatre. Ils ont entre quatre et six mois, comme d'habitude. Ils viennent tous de...

Baxter l'interrompit.

— Je ne veux pas savoir... Bon, c'est pas énorme. Tu veux le fric maintenant ?

Ferrer hochait la tête, même si la remarque de Baxter l'agaçait. Pas énorme ! Comme s'il pouvait se permettre de braquer la totalité des élevages de volaille du coin et le shaper de les écouler sans se faire pincer. Il pensa à l'argent qui dormait dans le tiroir et ça le rendit nerveux.

Il lâcha :

— Tarif habituel.

Baxter sourit à nouveau. Il sortit une liasse de sa veste et la lui tendit en prenant son temps. Ferrer compta les billets, les empocha en silence, ouvrit les bras, l'air de dire : « Et le reste, putain ? »

Le shaper feignit l'étonnement.

— Quoi ?

Ferrer tapota sa poche du plat de la main.

— Il n'y a que deux cents.

— Ouais.

— Ce n'est pas le prix convenu et tu sais que j'ai besoin de cet argent.

Baxter leva les yeux au ciel et fit mine de le contourner pour retourner à l'intérieur. Ferrer lui barra le passage et fit avec ses doigts le geste qui signifiait : plus de fric, beaucoup plus de fric, tout de suite ! Baxter l'ignore et essaya de passer en force. Ferrer lui attrapa le bras.

— Mon argent.

Il resserra sa prise.

— Joue pas au con avec moi.

— C'est tout ce que j'ai.

Ferrer indiqua le hangar du menton.

— Dans ce cas, va piocher dans tes réserves.

Baxter se dégagea brutalement.

— Tu m'emmerdes, Thomas.

Ferrer ne trouva pas les mots. Il retourna à la camionnette, ouvrit le hayon arrière et entreprit de décharger la marchandise qu'ils venaient d'entreposer dans le coffre.

— Putain, qu'est-ce que tu fous ? gueula Baxter.

— Je reprends ce qui m'appartient.

De rage, Ferrer balança le premier carton. Les liens qui le maintenaient fermé cédèrent. Cinq Challans affolés s'égayèrent dans toutes les directions en cancanant et en battant désespérément des ailes. L'un d'eux frôla Baxter qui se mit à agiter les mains dans le vide comme si une guêpe lui tournait autour. Ferrer ricana et attrapa un rack qu'il jeta en direction du shaper, puis il souleva un autre carton.

Baxter se précipita sur lui.

— Arrête tes conneries, merde !

Ferrer ne l'écouta pas et lâcha la marchandise à terre, puis il ressortit les deux cents euros de sa poche et les projeta à la figure de Baxter.

— Tu crois que tu peux me filer des miettes et que je vais m'en contenter, c'est ça ?

— Va te faire foutre !

Ferrer vit rouge. Les deux hommes s'empoignèrent. La tension monta à toute vitesse. Une première baffe vola, puis une seconde. Baxter continua de parler mais Ferrer n'entendait déjà plus rien au premier coup qu'il reçut sur la tempe. Il pensa au fric dans le tiroir. Aux nuits où il lui arrivait de crever de faim, l'hiver passé. Aux heures à faire le guet en attendant que les propriétaires de volailles se soient couchés ou à se casser le dos à porter ces putains de barres d'acier, à les planquer, à les déplacer pour ne pas se faire gauler, à les déplacer encore. Au mépris de Baxter, tout à l'heure. Au fric, à nouveau. Toute la colère qui grondait en lui depuis sa sortie de prison afflua dans ses veines. Un sifflement aigu lui vrillait les tympans. Un liquide chaud lui coulait dans le cou. Il cogna et cogna encore, jusqu'à ce que Baxter n'oppose plus de résistance.

Ferrer lâcha prise.

Il ferma les yeux et inspira. Quand il les rouvrit, Baxter gisait à ses pieds, la tête dans une mare de sang, comme mort. Ferrer s'écarta, hébété. Il contempla longuement le corps inanimé, puis ses phalanges ensanglantées, et à nouveau le corps. Il ne prit pas son pouls. Il n'appela pas les secours. Il ne songea même pas à déplacer le shaper et à le mettre à l'abri des regards. Il savait qu'il avait merdé, mais sa colère n'était toujours pas retombée.

Il fit alors la seule chose qui lui semblât sensée. Il se pencha sur Baxter, fouilla dans sa veste, mit la main sur la clef avec laquelle il l'avait vu, quelques minutes plus tôt, fermer le tiroir de son bureau, puis il s'engouffra à l'intérieur du bâtiment pour récupérer les billets qu'il fourra dans une enveloppe, avant de mettre les voiles.

*

Il était 19 heures quand il se gara devant chez lui, le cœur battant.

Le ciel s'était couvert et un vent chaud venu de l'océan soufflait par rafales sur le lotissement. Des lumières illuminaient les fenêtres des rares maisons du quartier habitées en janvier. Des guirlandes de Noël décoraient encore certaines façades. Une vague odeur de repas planait dans l'air. Le rugissement des vagues à l'assaut des dunes, deux kilomètres à l'ouest, paraissait tout proche. Les pensées de Thomas Ferrer étaient déjà beaucoup plus loin, de l'autre côté de la frontière espagnole et au-delà encore, jusqu'au Moyen Atlas marocain.

Il poussa le portillon, descendit les marches et tira la porte du garage.

Chez lui.

Un bien grand mot pour cette chambre équipée d'un coin cuisine et d'une salle de bains qu'il louait dans le sous-sol d'une villa occupée seulement à la belle saison. L'endroit était chaud en été, glacial en hiver, humide toute l'année. Ferrer s'en foutait. Il ne s'était jamais projeté dans ce gourbi. Il rêvait d'une baraque à retaper, de l'autre côté de Begaarts, en pleine forêt. Il attendait son heure.

Son propriétaire vivait quelque part en Haute-Savoie. Ferrer ne l'avait jamais rencontré, et d'ailleurs, l'autre ignorait sans doute son existence. Lui, c'était avec la responsable de l'agence de location qu'il traitait en sous-main. Ferrer faisait office de gardien, en échange d'un loyer à prix modéré – cinq cents euros par mois tout de même. Quand il ne pouvait pas payer, eh bien, ils s'arrangeaient, voilà tout. Dès ce soir, il ne paierait plus rien, de toute façon.

Il introduisit la clef dans la serrure et rentra. La moiteur de la piaule le prit aussitôt à la gorge. La fille avec qui il avait passé la nuit somnolait devant le téléviseur, volume réglé à fond, sous la couette. Elle était défoncée. Ferrer refit le point sur sa présence ici. Eva. Une voisine, enfin presque. Jeune, la vingtaine, des petits seins tout durs quand elle s'excitait. Elle créchait chez sa tante, deux rues plus loin. Elle traînait le soir dans un bar-tabac qui ouvrait à l'année. Ils s'étaient connus là-bas, il y a trois ou quatre jours. La nuit passée, c'était elle qui surveillait les volets du paysan à qui ils avaient fauché des canards. Elle, ça la faisait marrer. Elle se faisait payer en verres de vodka et en herbe. Ils avaient couché ensemble dès le premier soir. Elle avait un mec, un truc plus sérieux, mais elle aimait bien s'envoyer en l'air avec des types plus âgés pour

passer le temps. Enfin, c'était ce qu'elle avait dit en retirant son jeans et sa culotte.

Eva l'aperçut enfin. Un sourire illumina son visage juvénile.

— Tu viens dans le lit avec moi ?

Ferrer secoua la tête. La fille tendit la main vers la télécommande, éteignit la télé, repoussa la couette et s'étira sans le quitter des yeux. Il l'observa à la dérobée. Elle était nue. Il s'attarda sur les trois grains de beauté parfaitement alignés, sous son sein droit, sur le tatouage en forme d'étoile, juste à côté, puis sur les poils de son sexe dans lesquels il adorait passer la main. C'était tiède et doux, et salé aussi, au goût. La fille éclata de rire. Ferrer eut la vision d'une mare de sang dans le lit. Il déglutit péniblement. Elle se redressa et s'assit en tailleur, face à lui.

— C'est quoi ? demanda-t-elle.

Ferrer serra l'enveloppe de fric, le regard rivé sur le sexe d'Eva.

Elle claqua des doigts pour qu'il la regarde dans les yeux.

— Rien, finit-il par répondre.

Le ton de sa voix était plus sec qu'il ne l'avait voulu. Elle tendit les bras et se tortilla pour se rapprocher. Il se crispa. Elle l'enlaça et colla sa joue contre son ventre. Il se dégagea sèchement. Alors seulement, elle vit les croûtes sur ses mains.

Elle fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Ferrer balança l'enveloppe sur la table basse, ramassa les fringues de la fille et les jeta sur la couette, à côté d'elle.

— Je crois que tu devrais te barrer, dit-il.

Jean-Pierre Pécastaings avait ramené d'Algérie un surnom chevalin et exotique. Ce 20 août 1955, sur les pentes d'El-Halia, l'un des soldats qui servaient dans la même unité d'infanterie que lui l'avait vu courir, bondir, éviter les balles sifflantes et les tirs de mortier. Il l'avait rebaptisé Alezan.

Ce qu'il ignorait à l'époque, c'est que la robe alezane, rousse tirant sur le brun, avait mauvaise réputation : le roux était la couleur des traîtres au Moyen Âge. Ce surnom était à double tranchant, les vieilles superstitions avaient la peau dure. Sur le coup, ça lui avait pourtant plu. Alezan. Ça sonnait comme un cri de liberté au milieu du chaos des massacres de Philippeville, de la folie meurtrière et du sang. À son retour en France, il l'avait conservé précieusement comme un étendard, un talisman protecteur et le totem de sa virilité, même si ce matin de juillet 1957, en débarquant sur le port de Marseille du haut de ses vingt ans, ses cheveux n'étaient plus roux, mais déjà blancs.

Alezan, donc.

Soit.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)